Document généré le 2 juil. 2025 16:47

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Mi-figue mi-raison devant la Comédie littéraire

Le regard oblique de Gilles Archambault

Archambault, Gilles, *Le regard oblique*, Montréal, Boréal Express, 1984, 179 p.

Daniel Bélanger

Numéro 36, hiver 1984–1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39876ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bélanger, D. (1984). Mi-figue mi-raison devant la Comédie littéraire : *Le regard oblique* de Gilles Archambault / Archambault, Gilles, *Le regard oblique*, Montréal, Boréal Express, 1984, 179 p. *Lettres québécoises*, (36), 87–87.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Mi-figue mi-raison devant la Comédie littéraire

Le regard oblique

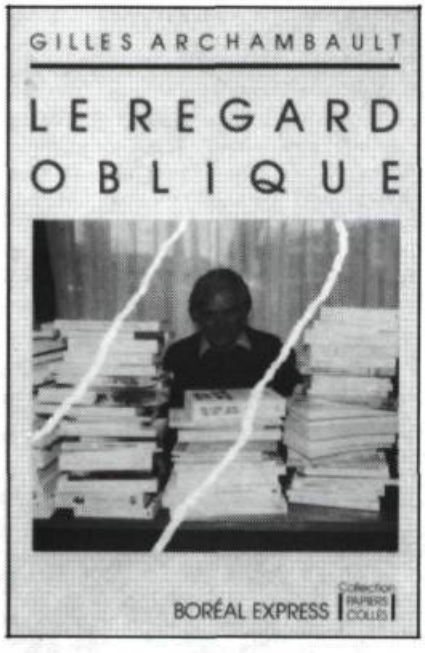
de Gilles Archambault

Gilles Archambault, prosateur discret et observateur lucide, présente ici un recueil de billets à l'humour mordant, *Le regard oblique*.* Ces rumeurs de la vie littéraire québécoise sont en fait les «humeurs littéraires» de l'auteur, chronique de commentaires épars tenue dans le *Livre d'ici* — revue mensuelle qui donne divers échos du monde de l'édition. Archambault rend compte de l'atmosphère du monde littéraire tel que vécu et senti dans les murs de Montréal.

Une citation au ton ingénu introduit chaque groupe de textes. Comme dirait Balzac, le témoin actif décoche «de ces regards obliques pleins de finesse et de ruse». Subtilement, il désamorce notre conception mystificatrice de la mission créatrice et s'épanche ironiquement sur les grandeurs et misères de l'objet culturel littéraire ainsi que de l'écrivain, «barde de la petite-bourgeoisie urbaine». La perception populaire soutenue du monde éthéré des lettres prend ainsi des proportions loufoques.

Les fantaisies de ce bon bougre ne soutiennent guère les déchirements de «l'humanité souffrante» créatrice, dont les problèmes ne relèvent pas nécessairement de l'esprit. Et si la littérature ne répondait qu'à des impératifs institutionnels... Les «intellocrates» ne posent guère de «gestes magnanimes de générosité et d'altruisme». Par contre, les écrivains ne sont pas essentiellement des esprits vertueux suspects. Enfin, pas tous, de rétorquer Archambault! L'image éculée de «l'être pâle, rachitique» et angoissé obnubile la conscience tout autant que les bons sentiments abrutissants.

Le «byzantinisme» sournois des courants littéraires, le mercantilisme outrageux des prix littéraires ainsi que des salons du livre composent fort harmonieusement avec «la sottise des acheteurs, la rapacité des éditeurs, la débilité des critiques». Et qu'advient-il d'une honnête démarche créatrice... comme celle de Gilles Archambault? Dans *La faute à David*, le lauréat fait part de ses tiraillements moraux face à la sauvegarde de sa crédibilité.



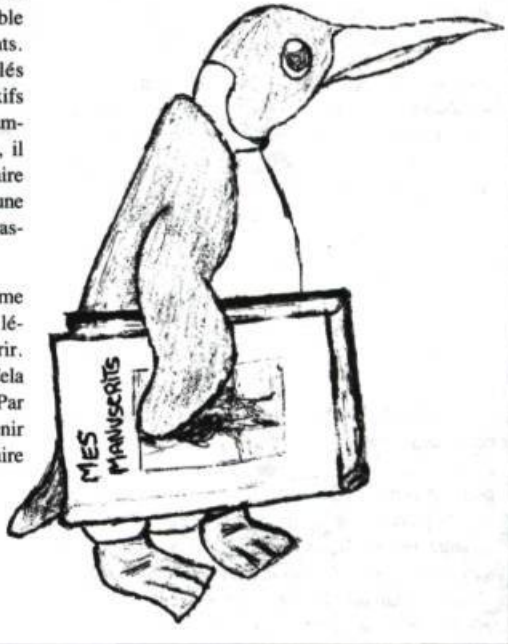
Le saisissement aigu du réel rehaussé du travail méditatif conduisent à une pensée particulière et parfois éclairante. Toutefois, la marche inexorable du temps modifie les règles et perturbe les résultats. Mais voilà que des gardes-chiourmes comblés viennent ériger en dogmes des écrits plutôt réflexifs et dubitatifs. Au lieu de se renfrogner, Archambault répond. Modestement mais efficacement, il hypothèque sarcastiquement la production littéraire ainsi que ses intervenants. Le caractère friable d'une oeuvre en assure l'authenticité. Quoi de plus rassurant pour la postérité!

Au moyen de l'introspection, l'écrivain exprime son «insatisfaction essentielle». C'est ce besoin légitime que tout lecteur doit tenter de découvrir. Communication intense, mais message fugace. Cela ne peut toutefois se résorber dans la vanité. Par maints détours, Archambault cherche à maintenir vivace la «solitude habitée», l'échange littéraire primordial.

L'auteur se fait volontiers iconoclaste, lequel élabore un jeu entraînant la déchéance du «Clergé des Lettres». Toutes les parties intéressées par la chose littéraire ainsi que les mordus de sport national y sont conviés. Les jugements obtus chers à chacun en constituent la matière première, l'humour en compose la réglementation et le ridicule (foncièrement formateur) en représente le résultat. Et le nom de ce divertissement humanitaire: Qui perd gagne!

Comme il y excelle, Archambault a depuis longtemps... perdu puis gagné à ce saccage désespéré de la feinte bien pensante. Sans complaisance mais avec civilité, il se penche sur les soubresauts de la littérature d'ici. Il en résulte une prose soliloque juste et bien mesurée, conçue dans le plaisir mais sans les douleurs de l'enfantement.

Et le voilà qui, au moyen des pouvoirs obscurs de la page couverture, me décoche un de ces regards obliques malicieux. Aurais-je enfreint les règles du jeu?

Daniel Bélanger

* Archambault, Gilles, *Le regard oblique*, Montréal, Boréal Express, 1984, 179 p.